

ON S'ABONNE :

A Lyon, au Bureau du Journal, quai Saint-Antoine, n° 27, et grande rue Mercière, n° 32, au 2^{me}.
A Paris, chez MM. Lepelletier-Bourgoin, office-correspondance, place de la Bourse, 6, et chez M. Degouve-Denuncques, rue Lepelletier, 3.
Les lettres et tout ce qui concerne le Journal doivent être envoyés francs de port.
Le Censeur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

LE CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour Lyon et le département du Rhône,
16 francs pour 3 mois,
32 francs pour 6 mois,
64 francs pour l'année.

Hors du département, 1 franc de plus par trimestre.

Prix des ANNONCES : 25 c. la ligne.

Le Censeur ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues.

Lyon, 27 octobre 1840.

BANQUET DÉMOCRATIQUE DE LYON. RÉFORME ÉLECTORALE.

Environ six mille personnes étaient réunies au banquet, lorsqu'à midi et demi un roulement de tambour annonça l'ouverture de la séance. Le président, M. César Bertholon, a pris la parole en ces termes :

Citoyens,

Quand la France entière s'agit pour protester contre le privilège électoral, et que le peuple, éclairé par ses souffrances, se lève pour réclamer sa souveraineté, les patriotes de Lyon surtout devraient, au milieu du mouvement général, se montrer, comme toujours, unis, nombreux et dévoués. Les onze mille signatures recueillies l'année dernière en faveur de la réforme faisaient pressentir une manifestation imposante; notre attente a été remplie, et l'immense concours de citoyens accourus à ce banquet, l'aspect solennel de cette assemblée, l'expression de conviction profonde imprimée sur tous les fronts, tout semble révéler ici la présence de cette foi religieuse dans l'avenir qui soutient les réformateurs, inspire les grandes choses et murmure à l'oreille des peuples ce mot si doux pour celui qui souffre : Espérance !...

Quoi qu'en aient dit nos calomnieux, il est facile de voir à notre attitude calme et recueillie que nous ne sommes pas venus ici dans le but puéril de froisser la susceptibilité d'un pouvoir ombrageux, mais pour accomplir un devoir rigoureux. Pour qu'une idée puisse ainsi parvenir à remuer les populations, il faut qu'elle porte en elle quelque chose qui réponde à des besoins et à des sentiments réels, il faut qu'elle soit empreinte d'un véritable caractère de justice et d'utilité. Jamais la nécessité de baser enfin notre organisation politique sur une autorité incontestable, celle de la souveraineté du peuple, ne fut plus généralement sentie.

En face des circonstances graves où la France se trouve placée, tous les hommes de cœur désirent se rallier autour du drapeau national ; mais il faut pour cela que ce drapeau soit entre les mains d'un pouvoir entouré de la confiance de la nation. — Et comment avoir confiance quand on est témoin de ces crises ministérielles, de ces hésitations inexplicables qui cachent on ne sait quel honneur mystère ? Mais le peuple veille et ne souffrira rien d'indigne de lui. (Applaudissements.)

Nous demandons l'application du principe de la souveraineté populaire ; ce principe est écrit dans nos lois. Depuis 1830, ce n'est plus un droit contesté, c'est un droit acquis.

Cependant la chambre a rejeté par un ordre du jour insultant une pétition couverte de 250 mille signatures.

Il fallait répondre à ce mépris légal de nos droits naturels par une protestation éclatante et digne de notre cause; nous l'avons fait. Nos vœux en seront-ils mieux écoutés ? Je l'ignore; mais, patients et infatigables parce que la raison est pour nous, nous protesterons encore. Aujourd'hui nous sommes six mille, dans un an nous reviendrons et nous serons dix mille. (Où ! oui !)

La France est lasse d'abandonner ses destinées aux mains d'une imperceptible minorité. Le système électoral actuel est jugé, désormais par ses résultats; impuissant à maintenir la tranquillité parce qu'il ne peut satisfaire tous les besoins légitimes, impuissant à organiser les intérêts matériels parce que les privilégiés qui gouvernent ne sont préoccupés que de leurs propres affaires, impuissant à défendre l'honneur national compromis par une coupable inertie, il doit succomber sous la déconsidération publique. Dix années d'expériences ont suffi pour nous faire juger ce que nous avons à espérer des députés du monopole. Où sont ces institutions tant promises pour améliorer le sort des travailleurs ? Peuple, à quoi l'es-tu aperçu depuis 1830 que tu avais fait la conquête de ta souveraineté et que l'égalité était écrite dans la loi ? Ces hommes qui, les mains plongées dans l'or de nos budgets, courbent leur front dans la fange des traités de 1815, sont-ils tes représentants ? As-tu reconnu là le génie de la France ? Non, mille fois non.

Chronique Théâtrale.

Le drame, comme l'entendent du moins Victor Hugo et Alexandre Dumas, a fait son temps, c'est à n'en plus douter; et tous deux doivent comprendre maintenant que ni la poésie la plus splendide, ni l'audace et l'habileté à tourner les situations les plus scabreuses et les plus délicates, ne tiendront jamais lieu de la vérité humaine. La mode ou le caprice peuvent adopter pour un temps ces paradoxes ingénieux et poétiques; mais vient un instant où ces paradoxes habillés de prose et de vers, êtres fantastiques qui ne touchent en rien à la réalité, disparaissent comme des ombres vaines; où tout le talent de l'acteur s'épuiserait en vain à rendre la vie à ces êtres qui ne sont ni en chair ni en os, et sous l'enveloppe desquels ne battent que des passions factices, idéales ou exceptionnelles.

Pourquoi, en effet, voulez-vous que je m'émeuve aux douleurs et aux infortunes de personnages aussi illogiques, aussi inconséquents, aussi déclamateurs que ceux qui se meuvent dans vos drames, purs enfants de votre imagination qui semblent ne toucher à la terre et aux choses de ce monde que pour aller se heurter contre l'impossible et l'absurde, enfants bizarres et malades dont le cœur est dans la tête et dont à chaque instant on prend en pitié la raison ? Mais, au contraire, que vos personnages nous racontent ces prodiges et éternelles douleurs qui accablent l'humanité, qu'ils aient des pleurs pour des angoisses intimes que nous pouvons tous avoir ou moins souffertes, que leurs passions soient en lutte avec les devoirs d'une société réelle et possible; alors, hommes comme eux, nous souffrirons et pleurerons comme eux. Les drames de théâtre, en général, n'intéressent qu'à la condition d'être le vrai, et il est incontestable que les vôtres n'y sont pas. De là l'engorgement de la foule pour vos créations mortes déjà, à peine nées qu'elles étaient, et sans qu'il soit possible désormais de les res-

On nous appelle des perturbateurs; mais qu'on jette un coup d'œil sur le pays, et qu'on examine ce qu'est cet état de choses dont on se glorifie et qu'on veut conserver à tout prix : les plaies toujours saignantes du commerce livré aux chances fatales du laisser-faire; les perturbations incessantes excitées au sein des grands centres industriels toutes les fois que le besoin de vivre oblige les travailleurs à soulever la question du salaire; l'impuissance de l'agriculture livrée sans direction à des efforts isolés et surtout abandonnée à la rapacité de l'usure; et si on ajoute à cela les tripotages de bourse, le courtage des consciences et toutes les turpitudes dans lesquelles nous croupons, qu'on nous dise quels sont les vrais anarchistes, de ceux qui désirent mettre fin à cet effroyable gâchis, ou de ceux qui, dans des vues d'intérêt personnel, voudraient le perpétuer. Eh bien ! voilà pourquoi nous voulons la réforme.

Nous la demandons parce que nous sommes convaincus qu'un gouvernement populaire peut seul conserver intacts notre honneur et notre territoire. (Vive approbation.)

Nous la demandons complète, radicale, parce qu'une représentation rigoureusement née de tous les intérêts et de tous les besoins peut seule être l'expression de l'intérêt général, et que seule enfin, par la nature même de son origine, elle fonctionnerait forcément en vue de cet intérêt.

Nous la demandons parce qu'elle seule peut régulariser le mouvement des idées, en ne leur opposant d'autre obstacle que le jugement de l'opinion publique, et leur ôter ainsi tout prétexte de s'imposer par la violence.

Nous la demandons parce que, sous l'empire de la souveraineté populaire, toute prétention individuelle cèdera devant l'intérêt public. Tout citoyen naîtra avec l'assurance d'une protection également éclairée et affectueuse. L'exploitation de l'homme par l'homme sera rendue impossible par une organisation industrielle établissant la répartition des produits sur de plus équitables proportions. Les inégalités sociales s'effaceront peu à peu devant l'égalité des droits. La patrie n'aura plus de récompenses que pour le travail, le savoir et la vertu. Les inégalités naturelles elles-mêmes verront leurs prétentions, aujourd'hui inexorables, se modifier par le sentiment de la fraternité.

Nous demandons la réforme enfin parce que nous avons confiance dans la moralité publique, et que nous croyons fermement qu'elle aura pour premier et infaillible résultat de produire un gouvernement d'honnêtes gens disposé à essayer immédiatement tous les moyens raisonnables d'améliorations sociales.

Que tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté, à quelle école, à quelle secte qu'ils appartiennent, s'unissent donc à nous pour réclamer l'application du principe de la souveraineté populaire; car l'avenir est là.

Patriotes, adoptons cette devise : *Tout par le peuple et pour le peuple !*

De vifs applaudissements, long-temps répétés, suivent ce discours qui a produit une vive impression.

Quand le silence est rétabli, M. Kauffmann, secrétaire, donne lecture des lettres suivantes de MM. Garnier-Pagès et Chapuys-Montlaville.

M. Garnier-Pagès :

Messieurs,

L'accueil bienveillant qui m'a été fait à une autre époque par les patriotes lyonnais, et dont je garderai toujours, dans ma reconnaissance, le précieux et encourageant souvenir; l'honoré désir, que vous me manifestez en leur nom, de me voir de nouveau assister à une de leurs fêtes politiques; la communauté de sentiments qui m'unirait à eux si étroitement, et les obligantes expressions dont vous vous servez pour me donner de nouveau l'assurance de la confiance qu'ils veulent bien m'accorder, me font vivement regretter que les circonstances ne me permettent pas de quitter Paris.

L'ouverture de la chambre doit avoir lieu dans quelques jours, et quoique l'on ne doive rien attendre de la majorité de l'assemblée, il ne m'est pas permis de m'éloigner au moment où les députés arrivent et où une consciencieuse activité peut avoir une utile influence sur

ment littéraires, et pour toutes les grandes pensées et pour toute la riche poésie qu'il a jetées à profusion dans la plupart de ses œuvres. On peut dire de Victor Hugo que c'est un immense ouvrier en style qui a rendu à notre langue d'incontestables services qu'on semble souvent par trop oublier.

N'accusez donc que les œuvres elles-mêmes, et non l'actrice, du peu d'empressement du public à se rendre aux représentations d'*Hernani*, d'*Angelo* et de tous ces drames enfin écrits dans le même système, sinon avec la même poésie et la même richesse de formes.

M^{me} Dorval, on ne peut le nier, possède d'admirables qualités dramatiques, et trouve par moments les plus heureuses inspirations. Un des premiers mérites de cette actrice, c'est, avant tout, d'être vraie et passionnée; mais aussi de l'exagération même de ces qualités viennent les défauts qu'on lui reproche. Là se place naturellement la grande question de l'idéal dans les arts, à savoir jusqu'à quel point on doit être vrai, et comment on doit adoucir ce que les passions portent en elles de trop hideux et de trop tourmenté. Les tortures du Laocoon et l'immense douleur de la Niobé resteront comme le type idéal que l'on doit s'efforcer d'atteindre dans l'expression de la souffrance humaine. Le génie de Talma l'avait compris, et rien de plus imposant et de plus sublime que le caractère qu'il savait donner aux plus grands désespoirs humains, et cela cependant sans cesser d'être vrai, mais d'une vérité élevée jusqu'à l'idéal, qui est la condition première des arts et que doit ambitionner tout grand artiste. Nourrit, lui aussi, avait l'intelligence de cet idéal qu'on ne trouve qu'avec l'âme et dont la définition est impossible. La manière supérieure dont il rendait le cinquième acte de *Robert* peut donner la mesure de ce que nous entendons par idéal dans l'expression d'une torture morale quelconque.

M^{me} Dorval, comme tous les artistes dits d'inspiration, ne s'arrête pas toujours à temps et va souvent au-delà des convenances voulues dans telle ou telle position, emportée qu'elle est, comme malgré elle, par sa fougue et sa verve naturelles. Mais aussi, ce défaut accepté, quels éclairs de génie ne jette pas par instants, chemin faisant, son inspiration si passionnée ! On sent, sous ces cris, une âme qui souffre, un cœur qui bat, une femme qui vit réellement de

les déterminations de ceux qui ont des intentions nationales.

Je sais que les députés vraiment patriotes sont peu nombreux; mais cela me paraît être une raison de plus pour que ceux qui ont quelque fermeté de vouloir et des principes larges et bien arrêtés, ne laissent pas agir sans opposition et sans contrôle, ne fût-ce que pendant quelques jours, les hommes qui voudraient engager la minorité radicale dans les voies déplorables où ils se sont eux-mêmes engagés honteusement.

S'il ne m'est pas possible de prendre part à la manifestation du 25, je serai du moins assez heureux pour pouvoir m'associer hautement aux principes de la population lyonnaise, lors de la discussion à laquelle donnera lieu la pétition qu'elle doit adresser à la chambre.

M. Chapuys-Montlaville :

Messieurs,

J'ai mille regrets de ne pouvoir répondre à la gracieuse invitation dont les patriotes lyonnais ont bien voulu m'honorer, mais le devoir parlementaire m'appelle sans retard à Paris. Ce matin encore j'ai reçu des lettres qui me pressent d'arriver; je pars dans quelques heures.

Les circonstances au milieu desquelles nous marchons sont graves, mais, Dieu aidant, la démocratie triomphera des obstacles que les restes de la vieille société cherchent encore à jeter devant ses pas; elle s'organisera régulièrement et elle finira par donner à chacun la plus grande somme de bien-être qu'il soit dans les desseins de la providence d'accorder aux hommes sur cette terre.

Les voies pacifiques dans lesquelles elle est entrée sont, à mon avis, bien préparées, et c'est en persistant qu'elle assurera et avancera la triomphe de la cause.

Notre mission n'est pas d'enlever à ceux qui jouissent les éléments de leur prospérité, mais de chercher et de trouver de nouveaux éléments qui puissent étendre à tous cette prospérité. Il s'agit de faire cesser l'antagonisme en améliorant des situations et non pas en détruisant quelques-unes.

Pour moi, Messieurs, dévoué sans réserve à cette œuvre de religion et d'humanité, ferme dans ma conscience, je ne cesserai de marcher pacifiquement, légalement, avec cette multitude qui se dirige vers cette nouvelle terre promise où doit enfin se reposer le peuple de Dieu.

De nombreux passages de ces deux lettres sont accueillis par de chaleureuses acclamations.

Aussitôt après cette lecture, les orateurs se succèdent à la tribune où ils sont appelés tour à tour par M. le président. Chaque toast est annoncé par un roulement de tambour.

M. Carle :

A la réorganisation de la garde nationale !

Citoyens,

Voilà long-temps que nous avons été mis hors la loi par un pouvoir ombrageux. Tant que l'indépendance de la patrie n'a pas été menacée, nous avons pu rester indifférents; mais aujourd'hui, citoyens, nous serions coupables de ne pas réclamer le droit sacré de combattre avec nos frères des départements pour l'inviolabilité de notre territoire.

Dans les rangs de notre garde civique, les citoyens de toutes les classes, réunis par un sentiment commun, l'amour de la patrie, apprendront à s'apprécier et à s'estimer, et tous ensemble veilleront avec le même zèle sur l'honneur de la France et sur sa liberté.

A la réorganisation de la garde nationale !

M. Drivon :

Point de bastilles ! point de forts détachés !

La révolution commencée en 1789 n'est pas terminée.

Aujourd'hui que les événements extérieurs donnent à sa marche une nouvelle activité, le gouvernement embastille Paris; c'est pour comprimer la pensée et arrêter le char révolutionnaire.

Protestons contre ce projet liberticide; que des pétitions se signent

la vie de son rôle. Aussi a-t-elle la faculté de vous émouvoir puissamment et de vous attirer, comme malgré vous, dans la sphère de sa passion, de ses joies ou de ses tourments; elle vous force à la suivre bon gré mal gré : sa puissance véritable est là, puissance qu'elle doit à la chaleur de son âme, admirablement organisée pour comprendre les passions humaines dans ce qu'elles ont de fougue, d'emportement, de douleur, de jalousie et d'amour.

Dans *Clotilde*, dans *Angelo*, dans les *Suites d'une Faute*, dans *le Proscrit*, nous l'avons retrouvée avec toutes ses qualités, mais aussi avec tous ses défauts. On voudrait bien toute cette passion, toute cette verve, toute cette sève abondante; mais on la désirerait plus contenue, plus réservée, plus décente peut-être.

Mais voilà bien de la critique à propos de vous et à vous, Madame, à vous qui vous êtes dévouée corps et âme au drame moderne, et qui en avez été comme le bon génie, à vous qui avez dépensé tant de talent et d'inspiration pour donner la vie à tant d'œuvres éphémères qui n'ont vécu un instant que par la puissance de votre volonté, à vous qui avez su aborder certains côtés de l'art avec une grande habileté et qui laisserez au théâtre la tradition de plusieurs rôles créés d'une manière neuve et originale. Consolez-vous donc si maintenant le public vient moins à vous que par le passé; la faute seule en est à l'œuvre et au système même, et non à votre talent qui est incontestable et qui restera comme celui d'un artiste éminemment original.

Comme nous l'avions prédit, l'opéra de *Guido et Ginevra* ne fournira pas une longue et fructueuse carrière. La troisième représentation avait attiré fort peu de monde. M^{lle} Terras continue à se faire donner par le public de rudes et aigres avertissements; malheureusement ils sont souvent mérités.

M. Dérivis, du Grand-Opéra, doit donner cette semaine quelques représentations qui ne peuvent manquer d'être suivies.

Nous devons des éloges à M^{me} Beuzeville pour la manière si remarquable dont elle a joué le rôle de Louise dans les *Suites d'une Faute*. Nous l'avons retrouvée là ce qu'elle était toujours il y a quelque temps, c'est-à-dire pleine de convenance, de sensibilité et de naturel. Pourquoi M^{me} Beuzeville oublie-t-elle aussi souvent

dans toute la France, et le pouvoir reculera devant cette manifestation.

Répétons tous cette devise de la garde nationale parisienne :
Point de bastilles! point de forts détachés!

L'assemblée tout entière s'unit à l'orateur et répète avec lui : «Point de bastilles! points de forts détachés!»

M. Blache :

A la réforme électorale!

Oui, à la réforme, unanime vœu de tout démocrate!

Vouloir la réforme, c'est vouloir ce qui est bien à la place de ce qui est mal.

Nous voulons la réforme parce que nous sommes gouvernés par des lois que nous ne sommes pas appelés à sanctionner.

Nous voulons la réforme parce que les impôts les plus lourds sont payés par les gens les plus pauvres.

Nous voulons la réforme, parce qu'au lieu de mettre l'instruction à la portée de tous, l'on spéculer sur l'ignorance, l'abrutissement et la misère.

Nous voulons la réforme en voyant tout ce qui existe de corruption et d'égoïsme.

Ne pas reconnaître l'urgence d'une réforme, c'est n'avoir ni cœur ni entrailles.

Si les hommes qui nous traitent de rêveurs participaient seuls aux dépenses de l'Etat, s'ils défendaient seuls le pays lorsqu'il est attaqué, il y aurait justice qu'ayant tous les devoirs à remplir, ils eussent la jouissance de tous les droits; mais cela est autrement. Nous, peuple, nous payons bien plus qu'eux encore l'impôt du sang; tous les soldats sortent de nos rangs. Le peuple travaille; il creuse les canaux, bâtit les villes, verse son sang à la frontière pour la défense de la patrie. Le peuple est partout où il y a du danger, et à peine a-t-il le droit de pétitionner.

Pour nous, démocrates, persévérons dans notre désir de réforme. Que nos actions ne viennent rien démentir, car il ne faut pas être réformiste de nom seulement. Adoptons pour devise : Espérance et persévérance.

Espérons! parce que le grand principe de la réforme est défendu par des hommes courageux dont la devise est : Liberté, moralité, progrès, et qui ne voient en nous qu'un peuple de frères.

Courage, dignes et vrais représentants du peuple! L'œuvre que vous continuez fut entreprise par nos pères. A chaque époque son œuvre! Votre part est grande, mais la tâche est noble.

O vous, infatigables écrivains indépendants, vous tous dignes soutiens de la liberté de la presse, de la presse, fille aînée de la liberté, persévérez dans votre travail immense, en nous dirigeant par vos conseils à la conquête de nos droits par la réforme!

M. Rittiez :

A nos devoirs civiques!

Au milieu des préoccupations du présent, en face d'un avenir menaçant, nous n'avons pas hésité à nous réunir pour nous serrer sous le drapeau de la réforme, et nous occuper de nos droits et de nos devoirs; car droits et devoirs pour nous sont corrélatifs.

Que voulons-nous? rectifier les lois qui nous régissent, au monopole substituer le droit commun; nous voulons aussi maintenir dans leur intégrité les garanties civiles et politiques conquises par nos pères, et les faire fructifier en les développant.

Cette tâche est grande et belle; elle nous impose de nombreux devoirs.

A nous la défense du faible et de l'opprimé! A toute bonne œuvre notre concours! à tout progrès notre appui! à toute manifestation civique nos sympathies! Partout où nous pouvons intervenir utilement, intervenons. Jurés, jugeons dans le sens de l'équité; ce sera juger dans le sens du peuple. Electeurs, votons dans le sens des intérêts généraux. Gardes nationaux, —bientôt peut-être nous serons appelés à en remplir les fonctions— acceptons sans murmurer les devoirs imposés à ceux auxquels la patrie confie des armes.

Mais si nous ne sommes ni jurés, ni électeurs, ni gardes nationaux, c'est-à-dire si nous sommes, avec la majorité du pays, au nombre des EXCLUS, protestons contre la violation de nos droits, réclamons-les avec énergie; pétitionnons, faisons de l'agitation légale. Sans l'agitation, l'Irlande n'aurait pas même l'espérance, et plus que jamais elle a foi dans l'avenir.

La France a besoin d'une base large et fixe pour s'asseoir; fatiguée de luttes stériles, elle la recherche avec anxiété. Cette base sera trouvée, quand la pensée ne sera plus enchaînée, quand tous nous pourrions concourir à la confection des lois, quand la démocratie tiendrait la place qu'elle doit occuper. Alors la vérité se produira avec éclat; le droit au travail, ou plutôt le droit de vivre en travaillant, sera proclamé, et la souveraineté du peuple ne sera plus un vain mot.

Assurément, le jour où tout progrès compatible avec la nature de l'homme pourra se réaliser pacifiquement, où l'éducation publique sera organisée dans un but social et populaire, nos passions se modifieront, nos préjugés se dissiperont; ce jour-là, les émeutes et les complots cesseront. On ne se bat pas pour faire triompher un principe ou un système que tous repoussent; on se bat encore moins

qu'elle a à son service un talent de comédienne fort remarquable? Elle ne doit vraiment s'en prendre qu'à elle lorsque le public oublie de l'applaudir. Le rôle de Louise a été pour elle l'occasion d'un beau succès.

Certes, M. Verdellet n'est pas toujours à la taille de ses rôles; cependant il trouve quelquefois moyen de se faire applaudir.

M. Dégrully n'est pas heureux dans le drame. Les rôles de Charles-Quint dans *Hernani* et d'Angelo l'ont desservi d'une rude façon.

L'orchestre continue à vivre dans sa mollesse et sa langueur habituelles. Les violons sont écrasés par les cuivres et, par contre-coup, toujours à faux. Il n'y a toujours qu'un alto, et les basses sont des plus maigres. On voit donc que le quatuor principal est loin d'être satisfaisant. Pourquoi ne pas rendre à M. George Hainl sa place de basse-solo conjointement avec M. Gilbert? C'est notamment dans l'ouverture de *Guillaume Tell* que l'on peut s'apercevoir du vide que l'absence de M. George Hainl laisse dans l'orchestre.

Que vous dire du Gymnase, sinon que nous ne nous sentons pas le courage d'analyser des pièces telles que *L'Homme qui tue sa femme* et *Le Chevalier du guet*?

L'Homme qui tue sa femme est tombé sous le bruit de sifflets bien mérités. On ne conçoit pas que deux hommes de lettres se réunissent pour être aussi absurdes ensemble. Farces de tréteaux, scènes ramassées dans les plus mauvaises pièces, invraisemblances sans gaité, un langage des plus triviaux, telle est, en résumé, la substance du susdit vaudeville de MM. Brisebarre et Jemma. Le choix de cette pièce ne fait guère honneur à M. Herguez, le bénéficiaire.

Le Chevalier du guet est un long quiproquo qui ne manque ni de gaité ni de comique. Il y a là une excellente scène de chapeaux qui rappelle beaucoup trop les *Trois Chapeaux* de M. de Longpré. — M. Lambert a joué avec verve le rôle de l'oncle. M. Alexandre a peut-être manqué un peu de gaité et d'enjouement dans le rôle du chevalier du guet. Toute la première moitié du premier acte a besoin d'être mieux sue pour paraître moins longue et moins traînante, et ceci s'adresse à tous les acteurs qui jouent dans cette pièce. M^{me} Adam a joué avec finesse le rôle de la soubrette. Somme toute, ce vaudeville renferme plusieurs scènes fort amusantes et variera agréablement le répertoire.

Z.

pour un principe quand tous sont prêts à l'accepter dans ce qu'il présente de praticable et d'utile.

Mais aussi long-temps que l'ordre moral sera troublé, n'attendons pour la société ni repos ni sécurité. La force viendra toujours décider dans tout conflit, et décider en dernier ressort. Un pareil état de choses n'est pas rationnel et n'est guère durable; donnons-nous pour mission de le modifier.

Citoyens, au nombre de vos devoirs — et sur ce point je n'insisterai pas, ce serait vous méconnaître — nous plaçons en première ligne la défense de notre nationalité : l'intégrité de la France et son indépendance importent à l'avenir de la civilisation; elle en est le foyer le plus actif, l'agent le plus direct. Notre concours est donc à l'avance acquis à toutes mesures prises dans l'intérêt de notre honneur et de notre dernier allié!

Une nouvelle coalition nous menace; nous ne savons à quelles épreuves nous sommes réservés. S'il arrivait — à Dieu ne plaise — que notre territoire fût de nouveau souillé par l'étranger, — alors, pour sauver la patrie, levons-nous comme un seul homme; ce sera notre devoir!

Citoyens, à nos devoirs civiques!

Ce discours entendu avec recueillement a produit sur l'assemblée la plus vive impression.

M. Mazoyer :

A l'éducation égalitaire!

Que l'éducation cesse d'être un privilège! que les fils du peuple viennent dans les écoles publiques recevoir enfin une éducation qui développe leurs forces, élève leur intelligence et dirige toutes leurs facultés vers l'intérêt social!

Périssent enfin ce triste monopole qui condamne à l'ignorance et à l'abrutissement la portion la plus forte et la plus utile du pays! Que nos enfants, élevés ensemble dans des préceptes d'égalité, de fraternité et de dévouement, puissent acquérir de bonne heure la connaissance de leurs droits et de leurs devoirs!

A l'éducation égalitaire!

M. Cathabard :

A la guerre!

La sainte-alliance des rois, qui, dans sa pensée infâme, rêve l'abrutissement du monde, a depuis dix ans les yeux fixés sur nous; elle n'attend, pour crier son hurra sauvage et jeter ses hordes esclaves contre la France, que la chute ou l'abaissement de notre dernière alliée, l'Egypte.

La guerre!... Non pas la guerre de peuple à peuple, non pas la guerre qui ait pour motif un prétendu équilibre européen, mais la guerre contre tous les privilèges, quels qu'ils soient.

A la guerre! telle qu'elle convient au génie de la grande nation. A la propagande révolutionnaire!

A la guerre donc! car dans les circonstances actuelles c'est à elle de résoudre la question de savoir qui l'emportera, ou de la barbarie ou de la civilisation.

La civilisation l'emportera, citoyens! Car il y a une main providentielle qui pousse les sociétés et les hommes dans la voie du progrès, leur inculque le désir instinctif d'avancer et brise les obstacles que l'inexpérience des peuples et l'égoïsme satanique des gouvernants opposent à l'œuvre de Dieu! Que la tradition de nos pères ne soit pas perdue pour nous.

N'oublions pas, citoyens, que par son génie égalitaire, sa haute intelligence et ses nombreux martyrs de la liberté, à la France appartient le flambeau civilisateur! à elle de constater, par la persuasion comme par la puissance des armes, l'ascendance de la marche humanitaire!

Telle est la mission de la France. Elle est grande, elle est belle, elle est généreuse, car elle a pour objet l'émancipation des peuples et leur initiation à la doctrine de la fraternité universelle!

Oui, elle est généreuse cette mission qui consiste à répandre chez les autres peuples les doctrines sociales qui s'élèvent parmi nous, alors même que ces doctrines nous valent la haine implacable de leurs gouvernants et les dédains affectés de toutes les aristocraties.

M. Gros :

Au peuple travailleur!

Le travail, étant la base du bien-être de toute société, doit éveiller toute la sollicitude des gouvernements; lorsqu'ils manquent à ce devoir sacré, c'est à nous de prendre l'initiative.

N'est-ce pas un crime de lèse-humanité que de maintenir à l'état d'ilotés et de parias trente millions de travailleurs français?

Laboureurs et industriels, n'est-ce pas nous qui acquittons toutes les charges de l'Etat et qui, par notre travail, pourvoyons à tous les besoins de la société?

N'est-ce pas nous qui, chaque année, offrons à l'admiration du monde entier les fruits de nos veilles, de nos travaux, de notre génie?

N'est-ce pas nous qui employons notre jeunesse et versons notre sang pour défendre la patrie contre l'invasion étrangère?

N'est-ce pas nous encore qui, dans la situation actuelle, élevons des milliers de voix pour venger l'insulte faite à la France par les puissances coalisées?

Enfin ne sommes-nous pas le cœur et le bras de la nation?

Et que recevons-nous en échange de tant de sacrifices? Notre vie s'écoule vainement dans de pénibles labeurs; la paternité, qui devait faire notre joie et notre bonheur, devient pour nous une calamité. Et lorsqu'une généreuse voix s'est fait entendre pour réclamer de nécessaires et justes améliorations, les rires et les sarcasmes sont venus étouffer cette voix sous leur bruit dédaigneux et insolent! Mais, nous l'espérons, la justice doit triompher un jour.

Au peuple travailleur!

M. E. Dautre, compositeur au Censeur :

A la presse! à l'émancipation des peuples!

Long-temps plongée dans les ténèbres les plus épaisses, l'humanité, que son ignorance rendait si facile à exploiter, a pu un jour, grâce au génie d'un homme immortel dont le quatrième anniversaire était naguère célébré, entrevoir sur son horizon un rayon de lumière qui devait féconder pour l'avenir le terrain sur lequel elle était appelée à marcher.

Les résultats ont été immenses, et la presse a joué un grand rôle dans l'émancipation des peuples; sa mission était belle, et elle n'y a point fait défaut. Oui, c'est à la presse, à la presse démocratique, qu'il appartient surtout de nos jours de répandre parmi les populations ses précieux bienfaits dont l'efficacité n'est plus un problème. Par elle, tous apprendront leurs droits et leurs devoirs; elle tracera à tous la route qui les conduira à la fraternité, à cette union qui doit être entre tous le seul pacte, le seul *memorandum* qui, en dirigeant les nations vers le même but, leur montre combien est fragile l'obstacle qui les arrête.

Aujourd'hui plus que jamais nous sentons le besoin de cette émancipation; aujourd'hui plus que jamais des entraves sans nombre sont apportées à la réalisation de nos vœux. Que tous les esprits soient tirés de leur profond engourdissement! Concourons de tous nos efforts à faire comprendre que l'état actuel des choses, qui ne présente que le triste tableau d'exploiteurs et d'exploités, ne saurait peser long-temps sur les peuples qui briseront leurs lourdes chaînes pour arriver à une juste répartition de l'instruction, des fruits de la terre et des produits de l'industrie selon les besoins de chacun.

A la presse! à l'émancipation des peuples!

M. Doncieux :

A l'union des patriotes!

C'est elle qui fit la force de nos pères, lorsque, se levant au soleil du 10 août, ils étouffèrent la trahison intérieure et écrasèrent les hordes de rois et de barbares qui se ruaient sur toutes nos frontières.

A nous de marcher sur leurs traces! nous, leur sang, les héritiers et les continuateurs de leur œuvre!... A nous de saisir leur drapeau à l'endroit où ils l'avaient planté..., de le porter en avant dans l'avenir de nos destinées!... Et sous ce glorieux emblème qui présege au monde la liberté, la lumière et l'égalité, citoyens, serrons nos rangs!

Serrons nos rangs!... car après cinquante ans de luttes terribles, après deux révolutions faites par le peuple..., le peuple est toujours misère, dépouillé de tous ses droits!... Et quand la voix des prolétaires désespérés est arrivée à cette chambre du monopole qui prétend les représenter..., l'avez-vous entendue, par l'organe de son président, d'un député de la première ville manufacturière de France, d'un représentant de Lyon... citoyens! l'avez-vous entendue s'écrier : *La chambre ne donne pas de travail, elle se contente d'exercer son droit!*... Mais le premier, le plus sacré de tous, c'est celui de vivre, et le peuple ne l'a pas!... Qu'il le réclame donc! et en attendant la réalisation du bien-être qu'il aperçoit dans un avenir prochain, qu'il demande du moins, non pas, comme le peuple romain, de l'abondance et des fêtes, mais du travail et le nécessaire!...

Serrons nos rangs!... et tous ensemble protestons contre cet ilotisme politique auquel on a osé condamner notre grande nation!... Esclave dans son esprit et dans son corps, que le peuple réclame enfin une organisation salubre où chacun, selon sa nature, puisse se développer; où chacun, mettant au service commun sa puissance et sa volonté, obtienne en échange la satisfaction de ses besoins légitimes; où tous marchent de concert à la conquête de nos destinées sociales!...

Serrons nos rangs!... et dans cette lutte immense entre le droit et le monopole, le dévouement et l'individualisme, la nation tout entière et quelques privilégiés, que nos efforts soient unanimes!... A nous tous les hommes de bonne foi, d'énergie et de conciliation! Socialistes, démocrates de toutes les nuances, à nous!... A nous tous les fils de la France!... car c'est au peuple, au peuple tout entier, qu'il appartient de décréter l'avenir.

Serrons nos rangs!... car, encore une fois, le canon de la sainte-alliance a réveillé tous les peuples..., encore une fois les rois coalisés menacent de déborder sur toutes nos frontières... Et c'est à nous de les combattre, à nous, peuple!... Auraient-ils du sang pour venger nos outrages, ces hommes qui n'ont pas eu d'entrailles pour nos douleurs... L'étranger nous insulte!... et ils sont là, suant la peur et la honte; ils laisseraient peut-être souiller notre sol sans le défendre!... A nous donc, à nous la guerre!... car ce sol, c'est la patrie!... Après avoir été arrosée de nos sueurs, s'il le faut, pour la conserver intacte, cette terre sacrée, qu'elle le soit de notre sang!... mais que cette fois du moins elle en soit fécondée, qu'il en sorte l'égalité.

Serrons nos rangs!... et à cette heure solennelle, en présence de ces proscrits de tous les pays, de ces martyrs de notre cause qui sont là au milieu de nous et nous redemandent leur patrie..., en face de la France en alarmes..., en face de tous les peuples qui nous contemplent, que nos bras s'entrelacent! que nos poitrines se pressent et s'échauffent d'un enthousiasme sacré!... Parmi nous, il n'y a que des frères... Vienne la guerre! viennent les rois et leurs cohortes!... France révolutionnaire, lève-toi!... Grands jours des triomphes populaires, apparaissez! éclairez cette union sainte, et qu'elle soit le gage de celle de tous les peuples!...

Citoyens, serrons nos rangs... et vive la France!

Une longue agitation succède à ce toast qui a plusieurs fois excité l'enthousiasme de l'assemblée. A plusieurs reprises, six mille voix se sont jointes à la voix de l'orateur pour crier avec lui : «Serrons nos rangs!»

M. le capitaine Zindel :

Citoyens,

Si, en jetant les yeux autour de notre drapeau national, nous voyons réunis dans une pensée commune bien des hommes qui, par leur science ou leurs talents, par leur industrie ou leurs inclinations philanthropiques, répandent le progrès ou rendent service à l'humanité; et si parmi tous ces hommes nous voyons avec bonheur se confondre en grand nombre ces travailleurs infatigables s'associant à nos pensées et à nos actions, il est douloureux de vous signaler l'absence d'une autre classe de citoyens non moins intéressante, appartenant comme nous à la grande famille, et s'identifiant avec le but et la portée de notre réunion : chacun de vous cherche les représentants de notre jeune et vaillante armée, qu'une discipline sévère et anti-sociale tient éloignée de nos rangs, où elle devrait cependant occuper la première place, puisqu'à elle la première appartient l'honneur de défendre et de protéger la patrie commune. Nous vous proposons donc, citoyens, le toast suivant :

A l'armée de la France!

Nos vœux et nos sympathies sont pour elle; qu'elle sache aussi qu'un grand nombre d'entre nous s'élancera avec elle aux frontières lorsque la voix de la patrie fera un appel à ses enfants. (Longs bravos.)

M. Reynier :

A l'association industrielle!

Le fait de l'existence constitue pour l'homme le droit de vivre; le droit de vivre implique le droit au travail, car le travail est la loi providentielle supérieure de l'humanité.

Les deux grands faits de l'activité humaine se résument en ces mots : *produire pour consommer*.

Chaque membre de l'état social doit concourir à la production dans la mesure de toutes ses facultés; le concours à la production constitue le droit à une répartition équitable des fruits de la production.

La liberté illimitée du commerce, le morcellement et l'organisation incohérente de l'industrie, produisent d'un côté l'engorgement, de l'autre la stagnation; partout le désordre industriel a pour fin la misère du plus grand nombre.

La liberté illimitée du commerce, le morcellement industriel, perpétuent l'exploitation de l'homme par l'homme, l'esclavage et l'oppression, en un mot le prolétariat.

Le prolétariat, c'est la guerre, la guerre éternelle au sein de l'humanité.

L'abolition du prolétariat c'est la destruction de l'exploitation de l'homme par l'homme; c'est l'inauguration de la paix, de la liberté, de l'harmonie et de l'égalité sociale.

A l'association industrielle!

M. Kauffmann :

Au travail matériel, politique et social!

Qu'ils soient organisés sur de nouvelles bases et qu'ils s'harmonisent dans l'intérêt de l'humanité.

Cet assemblage vous étonne peut-être; songez-y, et son étrangeté disparaîtra.

Les bases du travail matériel sont posées de telle sorte que les ouvriers meurent de faim. Les forces du travail politique sont en grande partie perdues parce qu'elles reçoivent une fausse direction. L'action du travail social se débat dans un chaos stérile.

Vous voyez bien qu'il faut les modifier.

Le travail matériel marche boiteux, appelant à son aide le travail politique qui n'ose pas aborder franchement la grande question et le travail social qui perd sa peine à discuter oiseusement.

Vous voyez bien qu'il faut les harmoniser. (Où! où!)

Le travail matériel! est-ce à vous que j'ai besoin de redire toutes ses misères! Vous qui, dans les temps heureux, êtes rivaux à vos métiers de seize à dix-sept heures par jour, vous ne vous plaignez jamais du travail, quelque pénible qu'il soit; vous vous ne vous plaignez que lorsqu'il vous manque.

La concurrence illimitée a produit un affreux antagonisme dont les maux retombent sur vous. Elle a engendré le vol, la tromperie, la modicité des salaires.

Entre la pensée qui invente et le bras qui exécute, il y a des intermédiaires parasites vivant aux dépens de tous les deux.

La pensée créatrice se consume et meurt souvent, parce qu'il lui manque le capital qui permet de produire. Etincelle émanée de la divinité, elle brûle et dévore l'esprit où elle s'est arrêtée, parce que le génie sans l'or crie dans le désert.

Il y a une loi qui force les ouvriers à travailler quand ils veulent quitter leurs ateliers pour empêcher qu'on ne diminue leur salaire; il n'y en a point qui leur donne du travail quand ils en manquent et en demandent à quelque prix que ce soit.

Voilà bien la première lacune à combler. C'est elle qui croise vos bras sur vos poitrines dans les crises commerciales; c'est elle qui vous livre en proie à la misère, elle qui fait descendre la corruption dans vos familles.

Le problème, dira-t-on, est difficile à résoudre; et quelle gloire il y aurait-il donc à être placé à la tête des nations, s'il n'y avait pas de difficultés à vaincre! (Bruyants applaudissements.)

Depuis dix années le peuple demande en vain que cette lacune soit remplie. Les législateurs ne sont pas nommés pour rien fonder de ce genre; c'est l'un d'eux qui vous l'a dit à la tribune que je n'ose pas appeler nationale. Pour les législateurs actuels, les crises commerciales, les malheurs de l'industrie, la misère du peuple, ne sont que des accidents ordinaires de la vie pour lesquels ils n'ont pas de remède. Il faut à leur place d'autres hommes, institués par le peuple, travaillant pour le peuple, recherchant sérieusement, dans l'intérêt de tous, les meilleurs systèmes d'organisation, et faisant dans ce but à l'ordre social des modifications successives et par conséquent durables! Voilà pourquoi nous demandons la réforme électorale. (Bravo! bravo!)

Le travail politique, c'est-à-dire la presse! quelle mission remplit-elle? c'est une arène où les passions se déchaînent avec fureur dans une lutte de tous les jours; un champ de bataille où tant de réputations tombent sous les coups de la corruption; une tribune d'où bien des paroles éloquentes descendront sans résultat pour le bonheur du monde, tant que ses orateurs reculeront devant la discussion des questions sociales. Combien ne l'a-t-on pas avilie! On l'a faite l'auxiliaire de coupables manœuvres industrielles, la complice du télégraphe, le croupier des jeux de bourse! Elle est descendue jusqu'à prêcher la prédominance des intérêts matériels sur les intérêts sociaux et politiques; et, dans cette triste abdication, les efforts des écrivains consciencieux sont restés sans effet, malgré leur désintéressement dans la lutte, leur constance sur la brèche.

Le travail social! quelle force agissante de l'entendement humain a plus besoin de se discipliner au milieu des incertitudes et des doutes où s'égare l'esprit dans la recherche des conditions meilleures de l'humanité! Les disciples de tous les grands maîtres socialistes semblent avoir oublié que le bonheur des hommes est leur but, et des écoles ils ont fait, dans leurs rivalités, des ateliers où se forge l'injure, où s'aiguise le sarcasme, des laboratoires d'où s'épanche le fiel. Orgueilleux sectaires, bien plus qu'apôtres, ils s'intitulent pompeusement les soleils du monde, et ils ne l'éclairent qu'avec des lanternes sourdes. (Rires et applaudissements.) Travailleurs sans courage, mais non sans talent, ils jettent aux hommes des pensées qui restent stériles, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine de travailler le sol où ils les sèment; et ils s'irritent de ce qu'elles ne germent pas dans le terrain pierreux où elles sont tombées! Aigles altiers dans le champ de la pensée, ils s'élancent dans les airs et regardent l'humanité graviter péniblement sans lui donner aucune aide. Castors paresseux dans la colonie, ils ont la prétention d'indiquer la place où il faut poser une digue au torrent, et ils ne veulent pas se mettre à l'œuvre; ils gagnent à la nage un rocher à l'abri de tout danger, et ils crient: Venez à nous! à la colonie industrielle qui ne peut les suivre précisément parce qu'elle est chargée des matériaux dont elle construit sa digue. Ainsi, fatigués les uns par les autres, ils passent presque inutiles, faisant à peine germer quelques rares épis dans les champs où ils pourraient faire mûrir de riches moissons.

Vous voyez bien que voilà une trinité dont les efforts devraient tendre au même but et qui cependant se débat impuissante dans un cercle fatal qu'il faut briser enfin.

C'est pourquoi, travailleurs matériels dont les bras soutiennent les familles et qui attendez une plus juste répartition du salaire dans une organisation nouvelle; travailleurs politiques, arrière-garde des philosophes du XVIII^e siècle, avant-garde de la philosophie sociale du XIX^e, vous dont la mission est de saper les fondements des édifices qui encombrant le terrain où celle-ci doit bâtir; travailleurs sociaux dont la pensée, véritable lumière du monde, scrute les systèmes de sociabilité humaine, pour en trouver un qui s'adapte aux besoins, aux mœurs, aux idées de notre époque, tous trois donnez-vous la main, formez une alliance qui sera puissante si elle est sacrée, et l'avenir du monde vous appartient! (Vifs applaudissements.)

M. J. Bourcier :

A l'instruction de la génération qui nous succède!

Puisse le développement de son intelligence lui inspirer des pensées d'union, allumer dans son cœur l'amour de la patrie, et faciliter ainsi le progrès des institutions démocratiques!

M. Thomez :

A la réforme électorale!

Un des plus illustres défenseurs des intérêts du peuple a proclamé du haut de la tribune cette terrible vérité, que le pays a entendue avec effroi et que nul n'a osé contredire, parce que l'éloquence des chiffres l'appuyait: c'est que, dans chaque année de disette ordinaire, 50,000 Français, 50,000 de nos frères périssaient de misère! En face de pareils chiffres, honte à celui qui méconnaît ses devoirs envers l'humanité! honte à ceux dont la révolution a fait la fortune et qui n'ont ni entrailles ni pitié pour les malheureux! honte aux hommes nés par un vil égoïsme et qui n'ont d'autre dieu que le veau d'or! Combien de citoyens sont étioles avant l'âge! combien de pauvres enfants sont sacrifiés et meurent sans avoir pu développer ni leur force ni leur intelligence!

Crions donc à la réforme électorale, afin que de nouveaux législateurs s'occupent enfin d'améliorer le sort du peuple. Proclamons que nous voulons la réforme politique pour arriver à l'organisation du travail.

A la réforme électorale! (Vifs applaudissements.)

Après ce dernier toast, M. D... entonne la *Marseillaise* dont la mille voix répètent le refrain qui retentit avec une sublime énergie.

Quand la *Marseillaise* est achevée, M. Fage chante sur le

même air le couplet suivant qui est vivement applaudi.

Mânes illustres de nos frères,
Pourquoi sortir de vos tombeaux?
Ombres immortelles et fières,
Revoyez flotter vos drapeaux. (bis)
La patrie à votre courage
Dut ses droits et sa liberté;
Dormez avec tranquillité,
Nous conserverons votre ouvrage.
Aux armes, citoyens, etc.

La foule tout entière reprend une seconde fois: *Amour sacré de la patrie!* puis se retire avec calme.

Tout les toasts prononcés, quelques-uns qui n'ont pu l'être, ainsi que des chansons qui n'ont pu être chantées, vont être réunis en brochure.

RÉFORME ÉLECTORALE.

Nous nous empressons de publier la circulaire suivante qui a été adressée par le comité réformiste de Paris aux comités réformistes des départements.

Paris, le 21 octobre 1840.

Monsieur et cher concitoyen,

La portion la plus souffrante du peuple, celle qui vit uniquement de son travail quotidien, est surtout intéressée à ce que les lois soient faites par les représentants de tous, et non par les mandataires de quelques-uns. Le comité ne saurait donc trop vous recommander d'user de tous les moyens que votre zèle vous suggérera pour associer au mouvement réformiste la classe la plus nombreuse, la plus pauvre, et cependant la plus utile, celle des travailleurs, cultivateurs et artisans.

Le plus puissant de ces moyens, comme aussi le plus propre à opérer l'union parfaite d'où dépend le succès de nos efforts, est, sans doute, en multipliant dans les villes et dans les campagnes les comités de réforme, d'y appeler en grand nombre des ouvriers probes, intelligents, actifs. Les hommes nouveaux sont les plus utiles aux choses nouvelles.

Nous vous rappelons encore que la formule de la pétition que nous avons adoptée comprend tous les citoyens, et n'en laisse aucun en dehors du droit, qui est également celui de tous; car, soit qu'ils figurent sur les contrôles du service ordinaire de la milice citoyenne, soit qu'ils fassent seulement partie de la réserve, ils sont **TOUTS** gardes nationaux.

Veuillez enfin rappeler aux citoyens qui, en vue d'un avenir que nous désirons tous, s'occupent des graves questions d'organisation sociale, qu'en entrant dans les comités ou en apposant leur signature aux pétitions, ils n'adhèrent, sous ce rapport, à aucune opinion particulière, n'en abjurent aucune. Aux yeux du comité, toutes les opinions ont le droit de se produire au même titre, pourvu qu'elles reposent sur le principe des majorités, identique avec celui de la souveraineté du peuple. Ce que nous voulons tous, c'est le gouvernement du pays par le pays, conséquence nécessaire de la réforme politique que réaliseront, malgré toutes les résistances égoïstes, nos efforts actifs et persévérants.

ARAGO, président; LAMENNAIS, vice-président;
MARTIN (de Strasbourg), RECURT, LESSERÉ,
GÉNILLIER, THOMAS, DUPOTY, DORNÈS,
secrétaires.

Chronique Lyonnaise.

M. Bravais, docteur ès-sciences mathématiques, est chargé de la chaire d'astronomie vacante à la faculté des sciences de Lyon, laquelle prendra le titre de chaire de mathématiques appliquées à l'astronomie.

— M. François, docteur ès-lettres, est nommé professeur d'histoire à la faculté des lettres de Lyon.

— M. Hipp. Couturier, qui a fait des études profondes sur la mnémotechnie, vient de faire paraître deux tableaux d'une utilité incontestable pour l'étude de l'histoire et de la géographie: *La Chronologie des rois de France et Les Provinces et les Départements*. Rien de plus ingénieux que les formules en vers dont il se sert pour faciliter la mémoire de noms et de dates si arides, pris isolément. M. Couturier a su avec bonheur éviter la bizarrerie, et s'est attaché surtout à ce que chaque mot du vers portât avec lui, pour ainsi dire, une idée ou un fait important. C'est donc, en tout point, un travail aussi complet que possible. Quant au luxe typographique, ces tableaux ne laissent rien à désirer. Il serait à souhaiter que M. Couturier donnât quelques cours pour la propagation de sa méthode, la plus rationnelle que nous connaissions encore en mnémotechnie.

— Nous avons signalé dans notre numéro du 24 un fait qui s'est passé à la Croix-Rousse relativement à l'enterrement de l'enfant d'un ouvrier en soie. M. le curé de l'église paroissiale de la Croix-Rousse nous écrit que ce fait est inexact. Nous pouvons affirmer qu'il est vrai; seulement il a eu lieu dans l'église de Saint-Eucher, succursale de la Croix-Rousse.

— On lit dans le *Courrier de la Drôme*:

« Un crime épouvantable et qui, par ses circonstances horribles, rappelle beaucoup celui de Rodez, en 1818, et décelé une affreuse vengeance, a été commis ces jours derniers dans notre département.

» Le 17 courant, on a découvert au hameau du Pont-de-l'Isère et sur les bords de la rivière le cadavre d'un inconnu horriblement mutilé.

» Le corps vide d'intestins, ouvert par une incision latérale et profonde allant du sein gauche au côté droit du bas-ventre, présentait partout une horrible plaie. La tête était meurtrie, le visage lacéré de coups d'un instrument tranchant, le dos couvert de contusions. On nous a dit en outre, mais nous n'avons pu le vérifier, que le cou était entouré de paille et fortement serré dans une espèce de serviette, et que, pour étouffer sans doute les gémissements et les cris de la victime, les assassins l'avaient bâillonnée.

» Tout aussitôt le procureur du roi et le juge d'instruction se sont transportés sur les lieux. Mais jusqu'à présent les auteurs de cet horrible meurtre sont restés absolument inconnus. »

— On écrit de Châteauneuf-sur-Loire que le pont suspendu qui, au mois de juillet dernier, s'est écroulé à la suite des épreuves, est aujourd'hui relevé et sur le point d'être livré à la circulation.

D'un autre côté, on annonce que les travaux du pont de Châtillon-sur-Loire sont très-avancés et qu'au mois de mars prochain le public sera mis en possession de cette nouvelle voie de communication.

CERCLE MUSICAL DE LYON.

Cours public et gratuit de musique vocale.

Instruction primaire.

Le Cercle musical, dans le but de répandre le goût de la musique parmi les jeunes enfants de la classe ouvrière, et conformément à l'article 6 de ses statuts, ouvrira le 5 novembre 1840 une école gratuite de chant, d'après la *Méthode de Wilhelm* et sous la direction de M. Maniquet.

Ce cours aura lieu le jeudi et le dimanche de chaque semaine, à huit heures du matin, dans le local du Cercle, passage des Halles de la Grenette, n° 2, au 1^{er}.

Pour être admis à ce cours qui fait partie de l'enseignement des écoles primaires, il faut être âgé de huit ans au moins et de quinze au plus, et savoir lire et écrire.

Les élèves fréquentant les écoles primaires devront produire un certificat de leurs maîtres, et les autres devront être présentés par leurs parents.

On peut se faire inscrire tous les jours, au Cercle musical, depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir.

Le conseil d'administration du Cercle musical:

MM. Henri de Chapnoay, président.

Audra-Fauvel, vice-président.

Alphonse Dupasquier, secrétaire.

Bied-Charreton, secrétaire-adjoint.

Hippolyte Jame, trésorier.

Bonjour, bibliothécaire-archiviste.

Raphaël Flachéron, du comité exécutif.

Bégule, id.

Giraud, id.

Paris, le 25 octobre 1840.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSEUR.)

Les hommes qui ont poussé au renversement du ministère du 1^{er} mars étaient hier au soir fort alarmés. M. Soult, disait-on, reculait presque devant les difficultés que présentait, dans les circonstances présentes, la reconstitution du cabinet, et il avait déclaré que, pour peu qu'il rencontrât d'hésitation chez M. Guizot, il résilierait les pouvoirs qui lui avaient été donnés par le roi.

On s'attend généralement à voir M. Guizot faire le difficile et montrer de grandes exigences. M. Guizot sait bien que, M. Molé étant impossible et M. de Broglie refusant, on ne peut former sans lui un cabinet conforme aux prétentions du parti conservateur; il sera donc d'autant plus absolu et plus intolérant qu'il se croira plus nécessaire. C'est sans doute en prévision de ses prétentions qu'on annonce déjà qu'il posera comme condition *sine qua non* de son acceptation l'octroi à deux de ses amis des portefeuilles de l'intérieur et des finances, se réservant pour lui celui des affaires étrangères. S'il en est ainsi, il est probable que MM. Passy et Dufaure refuseront d'entrer dans la combinaison; il faudra alors recourir, pour les remplacer, à deux ministres du 15 avril, à M. Martin (du Nord) et à M. Lacave-Laplagne peut-être. S'il faut en venir à cette extrémité, on peut déjà s'imaginer l'impopularité qui, à son origine même, accueillera le nouveau cabinet. L'élément doctrinaire y dominera par l'influence de M. Guizot, médiocrement renforcée du reste par l'insignifiance de M. Duchâtel, et, comme comparses dans cette nouvelle mise en scène, on verra parader des commis du 15 avril. Voilà peut-être ce dont nous sommes menacés. Ainsi donc, si les choses se passaient comme nous venons de le dire, ce ne serait plus le ministère du 12 mai mélangé de doctrinaires qui ressusciterait; ce serait le ministère du 15 avril réorganisé au profit du parti conservateur.

— On ne sait pas encore si l'ouverture des chambres aura lieu mercredi prochain; tout se prépare pourtant pour cette cérémonie. Au palais Bourbon, on dresse l'échafaudage qui doit supporter le trône, et MM. les députés ont été convoqués à se réunir mardi, à midi, dans la salle des conférences, pour tirer au sort la grande députation qui sera chargée d'aller au devant du roi. La garde nationale, qui doit faire la haie sur le passage de Louis-Philippe, est également convoquée pour mercredi.

— On lit dans le *Constitutionnel*:

« Il est bien convenu aujourd'hui que rien ne se fera avant l'arrivée de M. Guizot. L'ambassadeur de France à Londres n'a pu recevoir que la nuit dernière la dépêche télégraphique qui lui a été adressée et qui n'est arrivée qu'hier à Calais à cause du mauvais temps. M. Guizot ne pourra donc être rendu à Paris avant lundi.

» Deux cent vingt-cinq députés se trouvaient hier à Paris, et on en attend encore un assez grand nombre aujourd'hui; M. Sauzet y est depuis quelques jours, et M. Dupin est attendu le 26. Un journal annonce ce soir que M. Dufaure est arrivé ce matin. »

Le *Journal des Débats* dit aussi que la question ministérielle ne semble pas avoir fait un pas, et que tout nouvel essai comme toute solution définitive sont ajournés jusqu'à l'arrivée de M. Guizot.

Louis-Philippe est arrivé cet après-midi à cinq heures aux Tuileries, venant de Saint-Cloud qu'il ne doit plus habiter. Il est descendu au pavillon Marsan, chez le duc d'Orléans.

L'escorte se composait d'un fort détachement de hussards et de gardes nationaux à cheval de la banlieue.

Une nuée de sergents de ville et d'agents de police de toute sorte occupait les quais des Tuileries et la place Louis XV. Des gardes municipaux et des gendarmes à cheval sillonnaient les Champs-Élysées en tous sens, et sur toute la route que devait parcourir la voiture royale, les postes attendaient en armes.

Jamais nous n'avons vu un appareil de précautions aussi multipliées. (*Gazette de France.*)

M. Thiers n'est arrivé de sa résidence d'Auteuil à Paris que vers midi.

Quelques moments après, M. le duc d'Orléans s'est rendu à pied chez M. le président du conseil. Sa visite s'est prolongée jusqu'à une

heure et demie. En sortant de l'hôtel des affaires étrangères, il s'est dirigé vers Saint-Cloud, accompagné seulement de l'un de ses aides-de-camp.

M. Thiers s'installera, dit-on, dès ce soir à son hôtel de la place Saint-Georges.

Le maréchal Soult a eu hier soir aux Tuileries une longue entrevue avec Louis-Philippe.

M. le vice-amiral Rosamel est arrivé à Paris. (Idem.)

NOUVELLES D'ORIENT.

(Correspondance particulière du Censeur.)

ALEXANDRIE, le 7 octobre 1840. — Le firman par lequel Méhémet-Ali abolit la conscription dans le Liban et exempté de tout impôt les hommes qui s'enrôleront dans l'armée d'Ibrahim, est arrivé trop tard ; car déjà les agents anglais avaient séduit et corrompu tous les montagnards les plus misérables, en leur donnant de l'or et des vivres, et en leur promettant un avenir confortable et heureux. Il paraît que l'émir Béchir et Ibrahim n'ont pas ménagé les habitants de la Syrie, et que leurs exactions ont disposé ceux-ci aux défections. Les Anglais ont distribué 19,000 fusils aux montagnards du Liban, qui sont venus prêter obéissance à l'autorité du sultan ; c'est déjà beaucoup si sur ce nombre il en reste la moitié avec les troupes des coalisés.

Le bruit courait même à Djouni, le 27 septembre, que les Druses armés par les Anglais avaient cerné un corps de 1,800 Egyptiens. On disait aussi que, le 23, deux mille Maronites avaient repoussé, dans la montagne, une attaque faite par Ibrahim-Pacha qu'ils avaient forcé à la retraite après lui avoir fait éprouver des pertes sensibles, et que, le 24, le général turc Sélim-Pacha avait attaqué, également dans la montagne, un avant-poste égyptien de 800 hommes, à trois lieues de distance du camp de Djouni, et l'avait délogé en lui faisant 300 prisonniers et en l'obligeant à abandonner armes et bagages. Ibrahim-Pacha, quoiqu'à une petite distance du lieu où s'est livré ce combat, n'a pu y prendre part, parce que tous ses mouvements étaient paralysés par les montagnards.

Les prisonniers faits par les troupes alliées à Seyde, à Tyr, à Tripoli, etc., dépassent déjà 3,000 hommes qui ont été enrôlés dans l'armée ennemie où ils sont bien nourris et bien payés. Il paraît même qu'un millier d'hommes et 60 officiers de l'armée d'Ibrahim ont déserté. Cette armée est dans une position assez fâcheuse ; elle manque de vivres, d'argent et d'habits ; l'arbitraire des chefs décourage les soldats et les excite à la sédition et à la désertion.

Voici quelques détails sur la prise de Caïffa et de Tyr. La division navale qui était mouillée devant Caïffa envoya des matelots à terre sous le prétexte de faire de l'eau ; dès que ces détachements eurent pris position, le feu des batteries des bâtiments commença contre la ville ; lorsqu'il eut fait quelques ravages, les marins débarqués engagèrent la fusillade, et les Egyptiens abandonnèrent bientôt la position pour se retirer dans les montagnes.

Le gouverneur de l'ancienne Tyr, se voyant menacé par les canons des bâtiments, ne fit aucune résistance ; après une heure d'entretien avec le commodore, il capitula et se retira dans l'intérieur, après avoir obtenu la promesse formelle que l'on respecterait les propriétés, et que les habitants seraient maintenus dans leurs droits.

Je n'ai aucun détail sur la prise de Tripoli.

S. A. I. l'archiduc Frédéric d'Autriche se trouvait avec sa frégate au siège de Seyde ; il a été un des premiers à entrer dans la place à la tête d'un détachement autrichien.

C'est le capitaine Walker, investi du commandement en chef de la flottille ottomane, qui a pris possession de Tyr. Vu l'impossibilité de conserver cette place avec les faibles moyens dont il disposait, il l'a abandonnée de suite, après avoir encloué les canons. Il n'avait sous ses ordres que des troupes turques.

Le camp de Djouni, près de Beyrouth, a été mis à l'abri d'un coup de main par suite des travaux qu'on y a exécutés et des nombreuses pièces de canon qui le défendent. Ce sera le pivot des opérations que l'on va étendre dans la montagne. Ce camp reçoit tous les jours de nouvelles troupes. Le paquebot anglais le *Stromboli*, arrivé le 27, lui a apporté 300 soldats de la marine anglaise.

Toute la côte de Syrie est à peu près occupée par les troupes turco-anglaises, mais cette conquête sera très-précaire tant que la montagne n'aura pas pris en masse parti pour le sultan. Le Liban renferme 400,000 habitants, c'est-à-dire 80,000 combattants. Les troupes alliées se maintiennent sur divers points de la côte, parce qu'elles sont protégées par les canons de leurs vaisseaux. Si le mauvais temps éloigne les bâtiments du rivage, il n'y aura plus d'occupés que Djouni, Seyde et Tripoli.

Les Anglais, quand ils n'ont rien à détruire, tirent encore le canon pour indiquer les points où peuvent se porter les montagnards qui veulent venir à eux. Si le gouvernement français avait agi à temps, les montagnards seraient restés fidèles au pacha ; mais l'abbé Etienne est arrivé trop tard pour remplir la mission qui lui avait été confiée. Les désordres excités par les intrigues de l'Angleterre auraient exposé ce missionnaire à mille périls. Il paraît même que les lazaristes qui étaient dans le Liban s'embarqueront sur le *Fulton* pour retourner à Alexandrie.

ALEXANDRIE, le 7 octobre. — Le bateau à vapeur l'*Oriental*, qui portait des voyageurs pour l'Inde, a repris la route de Malte avec la presque totalité de ses passagers qui se sont laissés intimider par les appréhensions ridicules et mal fondées du colonel Hodges. Cinq d'entre eux seulement ont débarqué et vont continuer leur voyage, Mehemet-Ali ayant assuré leur traversée et donné ainsi un démenti formel aux insinuations malveillantes et mensongères de l'agent anglais qui vise trop à l'importance. On avait fait courir le bruit que le gouvernement du Caire avait détruit tous les établissements anglais qui sur la route de Suez servent de haltes aux voyageurs, mais cette nouvelle est dénuée de tout fondement ; seulement, comme la maison du consul anglais servait de club aux mécontents, Abbas-Pacha l'a fait fermer.

CONSTANTINOPLE, le 8 octobre. — Le bateau à vapeur français arrivé le 5 a apporté au grand-visir une lettre de Mehemet-Ali, annonçant qu'il est encouragé par la France à tenir bon dans ses états, et qu'avec cette protection il se défendra jusqu'à la dernière extrémité ; qu'il est fâché de soutenir la guerre contre le sultan, mais qu'il sera forcé d'agir ainsi jusqu'à ce qu'on ait fait droit à ses justes demandes.

On suppose que le cabinet français a communiqué à la Porte son intention d'empêcher que le pacha succombe, et hier les ambassadeurs des quatre puissances coalisées ont eu une longue conférence à ce sujet avec le ministre des affaires étrangères. On ne connaît pas exactement le résultat de leur délibération ; mais on assure qu'il a été décidé que les opérations militaires en Syrie seraient poursuivies avec une nouvelle ardeur. Aujourd'hui c'est jour de conseil ordinaire, et tous les ministres ont été invités à s'y rendre pour discuter sur cette matière et examiner la question sous toutes ses faces.

On écrit de Perpignan, 20 octobre :

J'ai été témoin, hier au soir 19, de l'arrivée de Christine, il était six heures ; elle avait débarqué à Port-Vendres le matin ; il n'y avait à sa suite que deux ou trois dames et un officier. Le général Castellan et le préfet ont été au devant d'elle. Point de cérémonies n'ont eu lieu ; quelques curieux stationnaient à la porte de la ville et à celle de la préfecture.

M. Martinez de la Rosa, qui s'est évadé d'Espagne sous un costume de muletier, est depuis deux jours à Paris.

L'ordonnance qui élève M. Sébastiani à la dignité de maréchal de France a été signée hier au soir. Voilà un singulier adieu du ministère.

M. Lamennais et M. Pagnerre, éditeur de ses ouvrages, ont été interrogés aujourd'hui par M. le juge d'instruction Zangiacomi. (Le Droit.)

On écrit de Paris au *Journal du Loiret* :

On parle depuis quelques jours d'une abdication qui nous toucherait de très-près. Bien que nos renseignements ne nous permettent pas de garantir la véracité de ce fait, nous pouvons affirmer que cette nouvelle, qui circule dans plusieurs salons politiques, obtient de plus en plus de crédit. Nous avons entendu des personnes ordinairement bien informées indiquer le jour, assez rapproché, où cet événement devrait être porté à la connaissance du public.

Mais, nous le répétons, nous n'avons aucune donnée authentique à cet égard ; nous serions même portés à croire que ce bruit ne s'est renouvelé qu'à l'occasion des récentes abdications de Guillaume I^{er} de Hollande et de la régente d'Espagne.

On lit dans la *Sentinelle de l'Armée* :

L'organisation des douze régiments d'infanterie marche de front avec celle des bataillons de chasseurs. Les colonels, lieutenants-colonels, chefs de bataillon et majors sont nommés ; cependant, nous ne citerons aucun nom avant qu'il ne soit officiellement connu. Tous les corps d'infanterie, à l'exception de ceux qui sont en Afrique et en Corse, concourent à la formation des nouveaux régiments qui s'organisent à Douai, Strasbourg, Lille, Rouen, Mézières, Metz, Nantes, Lyon, Perpignan.

Chacun des régiments de la garnison de Paris doit fournir, dans le plus bref délai, 400 hommes, dont deux capitaines, deux lieutenants et deux sous-lieutenants, avec deux compagnies du centre complétées à 91 hommes, 40 grenadiers, 40 voltigeurs et 91 soldats du centre pris en nombre égal dans les différentes classes, plus un certain nombre de sergents-majors, fourriers, sergents, caporaux, tambours, ouvriers tailleurs et cordonniers. Les compagnies qui devront être dirigées sur les nouveaux corps seront désignées par un tirage au sort fait en présence des généraux commandant les brigades, et auquel ne concourront pas les compagnies d'élite. Le nombre des officiers envoyés ainsi dans les nouveaux corps ne devant pas suffire à former leurs cadres, nous exprimerons de nouveau le vœu que M. le ministre de la guerre les complète par des promotions faites à l'ancienneté sur toute l'armée.

On lit dans le *Courier anglais* :

Le gouvernement anglais vient d'ordonner de mettre toutes les fortifications de Douvres en état de défense immédiate. En conséquence, le duc de Wellington, en sa qualité de gouverneur des Cinqu Ports, a inspecté le fort, les batteries, etc. Le duc lui-même a désigné les endroits où il conviendrait de placer le canon. La citadelle et d'autres parties des hauteurs seront fortifiées aussitôt que possible. Les casernes seront disposées pour recevoir 1,400 hommes d'infanterie et d'artillerie ; le 34^e régiment et le 66^e doivent se rendre dans cette place.

Le *Globe* ajoute :

On croit généralement que notre position actuelle vis-à-vis de la France a appelé l'attention de notre gouvernement sur la nécessité d'établir sur cette partie de la côte (à Douvres) une station de bateaux à vapeur. Bientôt nous verrons mis à exécution la recommandation et le rapport de la commission nommée l'année dernière pour la désignation de ports de refuge et de stations de bateaux à vapeur armés sur les côtes sud-est. Les grands efforts qui se font dans les ports de France du Havre à Dunkerque rendent la chose plus probable et plus nécessaire.

On annonce aussi que l'ordre est donné pour réparer les embrasures du fort de Pendennis à Falmouth et pour rétablir les dégâts du château de Sainte-Mawve. On doit, en outre, établir une batterie sur la hauteur de Saint-Anthony.

On met en ordre les fortifications de Malte. Des lettres particulières reçues de Gibraltar annoncent que la plus grande activité règne aussi dans cette ville ; tous les postes en dehors du rocher sont renforcés, et l'on fait des préparatifs qui s'étendent bien plus loin que tous ceux qui avaient été faits jusqu'ici.

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTIEZ.

Annonces diverses.

MODES.

Assortiment de chapeaux d'hiver à 12, 14, 16 fr. et au-dessus.

Rue Chalamon, n° 1, au 2^e, angle de la petite rue Mercière. (8808)

AVIS.

On a perdu dimanche à Villeurbanne, dans le lieu du banquet, UN PARAPLUIE couleur brune, à manche droit. Cinq francs de récompense à celui qui le rapportera au bureau du journal.

(7385)

SOCIÉTÉ ANONYME

D'ÉCLAIRAGE PAR LE GAZ

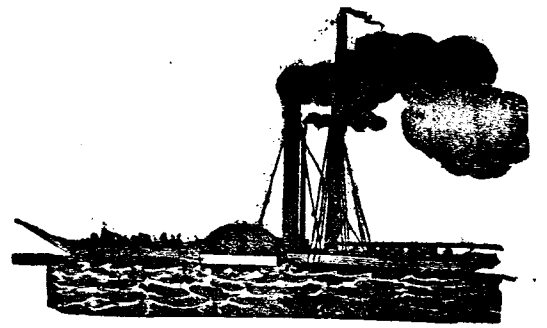
DE LA VILLE DE LYON.

Le directeur de la Compagnie a l'honneur de prévenir le public que les personnes qui désireraient faire pour l'hiver un approvisionnement de coke de la meilleure qualité et parfaitement sec, peuvent s'adresser directement au bureau de la Compagnie, rue des Célestins, n° 5, ou à l'usine, à Perrache.

Prix, rendus à domicile, les 100 kilog. 2 f. 80 c.
Prix à l'usine, id. 2 35

Jeunes Chiens.

Guérison de leurs maladies par un moyen prompt et infailible, à la pharmacie de Courtois, place des Pénitents-de-la-Croix, près la Banque.—A Genève, chez Burkel, droguiste, rue du Terrallé. (2773)



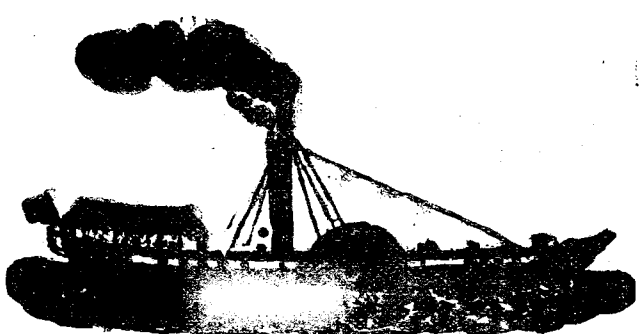
LES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.

Service de l'Aigle.

DÉPART TOUS LES JOURS A 4 HEURES 1/2 DU MATIN, du port de la Charité,

POUR AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES. Ces bateaux se distinguent par une grande supériorité de marche, leur bonne tenue et la commodité des emménagements. Les bureaux sont place de la Charité, n° 12, et quai de Retz, n° 45. 7375

AVIS.



LES BATEAUX A VAPEUR POUR VALENCE

PARTENT TOUS LES JOURS DU PORT DE LA CHARITÉ, A DIX HEURES DU MATIN, et correspondent directement avec ROMANS, MONTÉLIMART et DIEULEFIT. (7376)

COMPAGNIE GÉNÉRALE

DES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE.



LES BRAUX BATAUX NEUFS

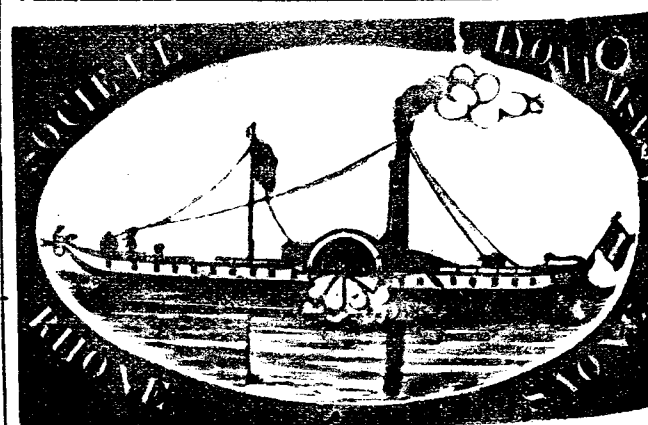
la *Sylphide*, la *Sirène*, le *Jupiter*, le *Neptune*, etc., etc.,

SONT RECONNUS D'UNE MARCHÉ TRÈS-SUPÉRIEURE.

DÉPARTS TOUS LES JOURS, de la place de la Charité, n° 28, à 5 heures du matin,

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE, ARLES ET MARSEILLE.

Bureaux : place des Terreaux, n° 16, et quai et place de la Charité, n° 28. (7368)



LES PAPIN

DU RHONE.

BATEAUX A VAPEUR EN FER A BASSE PRESSION, PARTENT TOUS LES JOURS, DU PORT DES CORDELIERS,

pour Valence, Avignon, Beaucaire et Arles, à 4 heures 1/2 du matin,

Et correspondent avec les bateaux à vapeur d'ARLES à MARSEILLE. Les bureaux sont : port des Cordeliers, 59. (7401)

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAHLEME, 19.